

**RETOUR**

Pedro, parti gagner sa vie aux Etats-Unis, retrouve son village mexicain et sa famille après plusieurs années d'absence.

“Ici et là-bas”, le royaume et l'exil

Un départ forcé, un retour heureux, et la brutalité du monde qui s'y oppose. Le premier film lumineux du Mexicain Antonio Mendez Esparza a obtenu le Grand Prix de la Semaine de la critique à Cannes. **PAR DANIELÈ HEYMANN**

Ici - aquí -, c'est un rude village mexicain sans beaucoup d'espérance ni beaucoup de paysage, mais c'est chez soi, où vous attendent les vôtres. Là-bas - allá -, c'est l'Amérique, pas l'El Dorado, mais le pays où vous pousse le besoin, où le travail se trouve. *Ici et là-bas (Aqui Y Alla)*, d'Antonio Mendez Esparza (Grand Prix de la Semaine de la critique à Cannes), est un premier film d'une lumineuse probité, d'une étrange douceur pour des temps si durs. Sans discours, sans colère, sans revendication particulière. Proche du documentaire, avec, revivant leur vie loin de tout folklore, de vraies gens.

Le réalisateur les avait rencontrés pour un court-métrage tourné à New York, *Una E Otra Vez (Une fois et l'autre)*, honoré dans de nombreux festivals et présélectionné aux Oscars. Le héros en était Pedro (Pedro De los Santos Juarez), immigré mexicain employé dans un supermarché, un homme plein de charme et de silence, et qui ne pensait

qu'à la musique. Pendant plusieurs années, Antonio Mendez Esparza s'est demandé ce qu'il était devenu. Et celui qui revient, après trois ans « là-bas », c'est Pedro. Ses deux filles le reconnaissent à peine, elles ne peuvent que rire derrière leur main pour masquer leur gêne. Sa femme, Teresa (Teresa Ramirez Aguirre), quant à elle, se couche tout habillée le soir de leurs retrouvailles dans le lit conjugal. Elle a eu froid trop longtemps. Comment cesser d'être cet étranger timide, ce père, ce mari prodigue ? C'est à petits pas, à légers sourires, à gestes de tendresse esquissés, à demi-mot que Pedro s'y emploie.

Une héroïque simplicité

Il ne raconte pas ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu « là-bas », il va visiter une mère dont le fils y est mort, qui pleure, qui dit : « Je voudrais seulement qu'il soit là. » Difficile de faire plus sobre, plus digne pour évoquer l'exil obligé. Pedro n'en a rapporté que

quelques instruments de musique. Il voudrait enfin monter un groupe, il écrit des chansons d'amour, et il les chante parfois en famille, où, gentiment, on s'amuse à lui lancer des pièces dans un petit panier. Il chante : « Si tu savais/Je ne peux pas t'oublier/ Tu restes en moi... » La chanson dit aussi : « Je n'aime pas être pauvre/Encore moins être riche. » L'air de rien, c'est plus qu'un constat, une profession de foi. Riche, il y a peu de chances que Pedro le soit... Un nouvel enfant va naître, une troisième fille, Teresa va la mettre au monde en ville. Cela ne se passe pas bien, en quelques scènes dramatiques, mais toujours retenues, toujours pudiques, on voit le dénuement de l'hôpital, du pays. Pedro doit aller acheter les médicaments pour sauver son bébé, il doit recruter lui-même les donneurs de sang ou bien les payer. Ce moment est vécu comme le reste, sans pathos, avec une héroïque simplicité.

Le temps a passé qu'on n'a pas vu passer, le bébé a grandi. Une harmonie modeste règne dans la famille, mais il n'y a pas de travail « ici », les champs sont avares, et les concerts sont rares. Teresa dit simplement : « Je ne veux pas que tu partes. » Les deux grandes filles sont dans le garage, elles discutent à mi-voix. La cadette dit à l'aînée : « Papa te manque ? » La réponse, tout bas : « Un peu. » On sait alors que Pedro est reparti. ■

Ici et là-bas, d'Antonio Mendez Esparza. En salles le 13 février.